

N. Correard (U. de Nantes) – « L’anecdote animalière », séminaire du projet de recherche « Communications. L’échange entre l’homme, l’animal et la plante dans l’Europe de la première modernité », org. D. Brancher, Universität Basel, 24/11/2017

L’anecdote dans le débat sur l’intelligence animale au XVI^e siècle : entre faits, interprétations et fictions

1. Girolamo Rorario, *Quod animalia bruta ratione saepe utantur*, Amsterdam, J. Ravenstein, 1744 [rédaction : 1544]

- Du paradoxe à l’anecdote

[...] illud singulare, quod cum Circitor è sinu libellum extraheret musicis notis depictum, canis ad genus exiliens, canentem sectabatur, voce nunc acuta, nunc gravi, modo continuato spiriru in longum tracta, modo inflexo variata. Haec spectantibus risum, mihi stuporem inducebant : tam docile animal, quod ostensa meminessit, & qua posset arte imitaretur, magnum, & admirabile ; verum etiam num admirabilius, quod inter eorum coetus, quos nunquam viderat, secerneret vel ludi, vel vini avidiusculum, nec aberraret unquam ; inesse profecto aliquid, quod in homine divinum, in bruto, nefas est dicere : quando quasi physiognomon aliquis sciret hominum naturas nosceres. [I, p. 12]

La scène avait ceci de singulier : comme le saltimbanque sortit de son manteau un petit livret sur lequel était notée la partition, le chien, qui s’était agenouillé, suivait le chant en adaptant sa voix : tantôt plus aiguë, tantôt plus grave, tantôt prolongée un long moment de manière ininterrompue, tantôt modulée selon des inflexions diverses, toujours suivant le chant [de son maître]. Ce spectacle faisait rire les badauds, mais il me plongea dans la stupeur. Qu’un animal fût à ce point docile qu’il pût manifestement apprendre et imiter ainsi l’art humain, c’était un fait considérable et très surprenant. Encore plus surprenant était le fait qu’au milieu d’une foule d’inconnus, le chien sache distinguer les joueurs et les ivrognes sans jamais se tromper. S’il y a quelque chose de divin en l’homme, que l’on ne peut normalement pas accorder à l’animal, c’est justement cette capacité de savoir reconnaître la nature d’une personne comme le ferait un physiognomoniste.

- Parallèle des anecdotes anciennes et modernes

Inter eas quae Reginam comitabantur virgines, erat adolescentula forma egregia, sed petulans moribus ; quam deperibat illius urbis in primis clarus Emanuel, cui res praeclare coepta Leonis cognomen postea dedit. Ea transennae innixa, unde leones spectabantur : e chirothecis alteram demisit, invitato ad recuperandum amante : Juvenis subeundae ignominiae metu (& sunt Hispani hujusmodi qui vitam pro laude paciscantur) evaginato gladio, laevaue injecto pauldamento, caveam recludi jussit, in ipsoque vestibulo genua flectens, recta ad leonem ivit : & porrecta cuspide chirothecam sustulit, versaue in leonem facie retrocedens, eundem honorem in limine exhibuit, immoto persistenti, & audaciam viri forte miranti, ad puellam inde perveniens data chirotheca, malam manu percussit, caperet scortillum, & memoria teneret non amplius virum morti objicere : in alterutro rationem fuisse dices ? in procaci ne virgine, que sidum amantem certae morti obji an in juvene, qui stultum honorem, vitae securitati praefererat ? in leone nimirum : qui humilem, nullam vim inferentem respexit ; & illos tamen, qui feris saepe truculentiores sunt, ab humanitate homines appellabimus ? [I, p. 45-46]

Parmi les demoiselles de compagnie de la reine, il y avait une jeune fille très belle, mais quelque peu impudente ; elle était aimée à en mourir par le valeureux Manuel, qui gagna le surnom de « lion » pour le haut fait suivant. Comme ils se penchaient au-dessus de l'enceinte où étaient gardés les lions, la belle y jeta un gant et demanda à son amant d'aller le chercher. Surmontant sa peur (car les Espagnols risquent volontiers leur vie pour l'honneur), l'épée dégainée, le jeune homme fit lever la barrière de l'enceinte, y entra, la fit refermer, s'inclina sur le seuil, puis alla droit vers le lion et souleva le gant de la pointe de son épée ; toujours tourné vers le lion, il recula ensuite, tira sa révérence à l'animal resté immobile, peut-être étonné par l'audace du jeune homme. Revenu auprès de la jeune fille, ce dernier lui rendit son gant, puis il gifla violemment cette putain [*scortillum*] pour lui apprendre à ne pas mettre ainsi en danger ainsi la vie d'un homme. Lequel des deux était selon toi doué de raison ? La jeune fille effrontée, qui avait fait courir un péril de mort à son amant fidèle ? Ou bien le jeune homme, qui avait jugé un stupide point d'honneur plus important que sa propre vie ? Assurément, c'était plutôt le lion qui l'épargna, humblement et sans aucune impulsion violente. Et malgré cela, nous nommerions encore « hommes », suivant un mot dérivant d' « humanité », ceux qui s'avèrent plus sanguinaires que les bêtes ?

- Les chiens raisonneurs

[L'Empereur Maximilien ordonne à son préfet de s'enquérir sur la disparition d'un pèlerin venu de Bethléem, qu'il avait récompensé financièrement puis congédié. Or, le pèlerin a été assassiné par un voyageur sans scrupule, que le préfet rencontre inopinément dans une auberge, en compagnie du chien du pèlerin...]

[...] *is erat praterquam suopte ingenio diligens, cui furor plus, quam ratio obversaretur animo, dum regionem, dum saltus omnes sollicitus pererrat; divertit ad cauponem fortafortuna, cujus in hospitio idem ille sicarius, hora pomeridianas edebat ad mensam pane, caseo, & vino horam de hora trudens; assidebat lateri canis, qui Bethleemitam fuerat, per tam longa terrarum spatia e Syria in Germaniam prosecutus. Mos est (ut scis) illa in gente intranti poculum offerre, etiam humiliores, & aggrestes nobilioribus solent: itaque cum Profosso cyathum obtulisset, ille forsan iracundia servens, quia nullum patratae caedis vestigium fervens; aversatus invitantem, quid tu, ait, mihi poculum propinas? hoc audito Canis in Latronis faciem insiluit, cujus rei stupore captus Profossus, ad increpanis vocem, canem mordicus prehensisse illum, a quo pasceretur; nimirum, ait, Bethleemitam occidisti, vecors redditus, factum non dissimulavit; cumque ad patratae caedis locum duceretur, praecurrens canis, tantulum chlamidis detexit; quin ad supplicium secutus, ablato latroni capite, multas blanditias lictori offudit, nec ab ejus contubernio amplius recessit. Quid hic primum mirabimur? antumne sensum, si domini interfectorem nequaquam aversatus forte, eventurum ut incideret in aliquem, qui dignosceret Bethleemiteae canem fuisse? an rursus, quod audita increpantis voce in faciem insilverit? quo palam fieret causam subesse, cur offerenti cibum injuriaretur? quid quod ad tumulum praecurrens, cadaveris veste tracta facinus nudavit? adde supplicium comitatum, adde blanditias interfecti domini vindici lictori exhibitas: hujusce rei, quae mero quidem judicio, vetera superat exempla, fidei & cujusdam peaescaie futuri rationis in bellua [I, p. 48-49]*

Le préfet était un homme de nature scrupuleuse, mais enclin à se laisser aller à ses passions plutôt qu'à raisonner ; alors qu'il parcourait tout le territoire et tous les bois sur l'instigation de son maître, il s'arrêta par hasard dans l'auberge où logeait justement le criminel, qui passait ses après-midi assis à table avec du pain, du fromage et du vin, alors qu'à côté de lui était assis un chien, qui avait été le compagnon fidèle du Bethlémite au cours du long voyage qui l'avait ramené de Syrie en Allemagne. C'était une coutume locale, bien connue, d'offrir à boire au premier venu entrant dans les lieux, et les personnes les plus humbles ou les paysans la respectent même lorsqu'ils ont affaire à des personnages plus élevés qu'eux. Il advint que l'assassin porta un verre en l'honneur du préfet, lequel, probablement irrité par la frustration

de n'avoir trouvé aucun indice du délit qu'il soupçonnait, dit, en se tournant vers l'homme qui lui tendait un verre : « Pourquoi veux-tu m'offrir à boire ? » A peine eût-il prononcé ces paroles que le chien se jeta sur l'assassin. Le préfet, surpris de voir un chien mordant l'homme qui lui donnait à manger, dit : « Pas de doute : c'est toi le meurtrier du Bethlémite ! La réaction furieuse de ce chien t'a démasqué ». Le chien, par la suite, montra au préfet où s'était produit le crime et, comme il le guidait le long du chemin, retrouva même un lambeau du manteau. Il vint assister à l'exécution du coupable, et après la décapitation, fêta l'envoyé du roi et ne s'éloigna plus jamais de son domicile. Qu'est-ce qui, dans ce récit, suscitera le plus d'étonnement ? Que le chien ait été si sensé et si raisonnable (car on ne pourra pas trouver de terme plus approprié) qu'il se soit dit en lui-même que s'il ne se portait pas contre l'assassin de son maître, personne n'aurait reconnu en lui le chien du Bethlémite ? Ou bien le fait qu'il se jette contre l'homme après avoir ressenti l'irritation dans la voix du préfet, de sorte que ce dernier puisse comprendre qu'il y avait une bonne raison pour laquelle notre chien assaillait celui qui le nourrissait ? Ou bien encore le fait que, précédant le préfet sur le chemin conduisant au lieu de l'homicide, il ait révélé le délit en retrouvant des lambeaux du vêtement ? Sans oublier sa présence à l'exécution et les effusions de joie dont il avait gratifié le vengeur de son premier maître.

- Les limites du témoignage

Quae acerbiora, & perpetua magis odia reperiunt, quam inter Feles & Canes? Domi tamen nostrae inventus est Canis, qui Felem iniret, & quidem grandior, quam par erat : dabam tunc operam humanioribus litteri sub Sabellico eloquentissimo viro. Blanca mater religiosa mulier, monstruosum abominata foetum, flumine mergi jussit ; referebat postea editos catylos ab utroque similitudinis quaedam traxisse ; haud recte recordor, felinis pedibus, caeterea canes, an caninis reliqua feles ; ipse ego vidi inter se lascivientes, & modo felem submittentem se cani, modo canem feli, toto capite ore sumpto ludibundum trahere. [II, p. 66]

Y a-t-il une inimitié plus violente et inexorable qu'entre les chats et les chiens ? Et pourtant dans notre propre maison nous avons un jour découvert qu'un chien s'était uni à une chatte, alors qu'il était beaucoup plus gros qu'elle. C'était à l'époque où je me consacrais à l'étude des sources littéraires, sous la férule de maître Sabellicus, l'homme le plus éloquent qui soit. Madame Bianca, femme pieuse, dégoûtée de la progéniture monstrueuse issue de cet accouplement, avait ordonné qu'elle soit jetée à la rivière. Après coup, elle disait que ces petits chiots [*sic.*] avaient des éléments de ressemblance avec les deux animaux ; je ne me souviens pas précisément s'ils avaient des pattes de chats et un tronc de chien ou le contraire, des pattes de chiens et un tronc de chat. Mais j'ai vu de mes yeux leurs jeux lascifs alors que je divertissais avec eux : tantôt la chatte se mettait sous le chien, tantôt le chien sous chatte, qui mettait pour s'amuser toute sa tête dans la bouche du chien.

2. Éliminer la fiction, ou prendre le parti de la fiction ?

- Gómez Pereira, ou la réduction des anecdotes dans l'*Antoniana Margarita* [1554] (éd. J. L. Bareiro Bareiro, Saint Jacques de Compostelle, Fundación Gustavo Bueno, 2000, reprod. du fac-similé de l'éd. de 1749, p. 59-60)

Clementia Leonis in Getuliae captivam, de qua Plinius 8. lib. Capite 16. non supplicationibus auditis a Leone tribuenda est. Nam si haec esset, semper eisdem mulcendi essent : quod non accidit, sed potius saturitari Leonis, aut alio affectui ejusdem, quo tunc oppimebatur, referatur. Adulatio quoque Leonis Mentoris Syracusani vestigia lambentis, ut opem fervet

tumori proprii pedis a surculo infixo, effecto, alteriusque Elpim Samium insequentis ore hiante, neque a trunco arboris decendentis, in quem Elpis fugiens hiatum minacem Leonis conscenderat, non intelligens Elpis, vi ossis haerentis dentibus Leonis, aperto, & hiante ore, ipsum similem minanti faciem ostendere, qui potius, ut peteret os ab ejus ore educi, quam ut ore morderet, hiabat. Etiam nonnulli hujusmodi eventus, quibus moveri inusitato modo bruta conspicimus, non factos a Leonibus praesatis, nec ab aliis irrationalibus credimus, ut ab his, qui sciant, & sentiant ea, quae fiunt expedire illis, sed vi quadam naturali, & si non intellectrici effectos.

La clémence du Lion envers la captive de Gétulie, rapportée par Pline (*Histoire naturelle*, VIII, 16) ne doit pas être attribuée au fait qu'il ait écouté les supplications de la jeune fille. Car si c'était le cas, les lions seraient toujours touchés par les prières de ce type. Or, ce n'est pas le cas. Il est bien plus logique de supposer que le lion, indépendamment de toute autre circonstance, était repu. De même dans le cas des caresses du lion qui léchait les pieds de Mentor de Syracuse, pour qu'il soigne sa blessure occasionnée par une épine qu'il avait plantée dans la patte. Ou de cet autre qui suivait Elpis de Samos la gueule grande ouverte, et attendait au pied de l'arbre où Elpis s'était réfugié, terrorisé par la vue d'une pareille menace et incapable de comprendre dans un premier temps, alors que l'animal essayait de lui montrer qu'il avait un os planté entre les dents, et qu'il voulait ainsi lui demander de l'enlever, plutôt que de le mordre. Et il en va de même de comportements inhabituels observés dans bien des cas chez les bêtes. Les lions n'agissent pas de manière intentionnelle comme l'expliquent ceux qui leur attribuent une pensée et des sentiments, mais par quelque instinct naturel – pas du tout de manière intellectuelle.

- L'anecdote en fiction dans les imitations du *Gryllus*

Francisco de Sosa, *Endecálogo contra Antoniana Margarita* [(in *Diálogos españoles del Renacimiento*, éd. dir. Par A. V. Herrero, Madrid, BLU, p. 569]

MOMO. – Yo no sé la verdad o falsedad que sus fundamentos tengan, mas sé que por solamente averiguar esta verdad me volví raposo e hallo ser falsedad cuanto dice.

MERCURIO. – Pies en qué has visto que dice falsedad.

MOMO. – Yo te lo diré: porque yo me muevo cuando quiero y voy donde quiero a buscar de comer cuando de la hambre soy molestado. E si voy a beber a río e veo alta la entrada, apártome de allí por no me despeñar. E aunque allí por haber mucha agua hay muchas especies, no me llevan al río, antes yo me voy buscando la entrada llana e segura de todo peligro e por allí entro a beber a mi sabor e non entro en lo hondo del río por no me ahogar; e si va recio, temo que me lleve. Y estando algún cordero en algún corral junto a alguna pared alta, yo busco la más baja; y aunque las especies del cordero no me llaman ni me hacen saltar, yo salto cuando ligeramente puedo, ayudándome de mis espíritus motivos, juntamente con la ligereza natural de mis miembros [...]

MOMUS. – Je ne sais pas ce qui est vrai et ce qui est faux dans ses raisonnements, mais ce que je sais, c'est que pour vérifier cette question je me suis transformé en renard et j'ai reconnu qu'il se trompait du tout au tout.

MERCURE. – En quoi se trompait-il ?

MOMUS. – Je vais te le dire. C'est que [une fois devenu renard] j'ai fait l'expérience de me mouvoir librement, quand je veux, et d'aller où je veux pour chercher à manger quand je ressens la faim. Et si vais boire au fleuve et que je vois le point d'accès trop élevé, je m'éloigne de peur de tomber. Et même s'il y a beaucoup d' « espèces » à cet endroit, puisqu'il y a beaucoup d'eau, je cherche d'abord un point d'accès facile et sans danger où je peux boire à volonté, sans m'avancer vers le fond du fleuve de peur de me noyer. Et si c'est trop difficile, je m'écarte pour ne pas être emporté par le courant. S'il y a un agneau dans un enclos protégé par un mur élevé, je cherche l'endroit où le mur est le plus bas. Même si les « espèces » de

l'agneau ne m'appellent pas ni ne me commandent de sauter, je saute aussi agilement que je peux, en me servant de mes esprits moteurs et de l'agilité naturelle de mes membres [...]

Anon., *Diálogo de las transformaciones de Pitágoras* [v. 1545] (éd. A. V. Herrero, Sirmio, Quaderna Crema, 1994, p. 279-282)

[Pythagore, métamorphosé en coq, rapporte au savetier Mycille les opinions d'un paysan nommé Perequin sur l'absence de jugement des animaux...]

[*Perequín* :] *A todos es notorio que los brutos animales tan solamente se mueven por un sentido, aquello que de presente les es, y sólo se aplican aquello que ante sí tienen sin consideración de que en ausencia les está. E así todas las aves mueven su cuerpo, alas e pies por solo impeto de su naturaleza, para hazer cualquier exercicio, como para hablar, para comer o cantar sin ser de otra parte constrenidos a ello, e sin primero lo pensar lo que salgan hazer [...] ¿Que razón lleva que los hombres veneren todas las obras y movimientos de los brutos y tengan por muy cierto que todo aquello que signifique qu'ellos de su libre arbitrio han de hazer, por cierto, gran bajeza? ¿Y después pensar que Dios onipotente hiziese que un tan perfeto animal como es el hombre, y de tan alto entendimiento, que conosciere lo qu'estaba por venir por las obras de las miserabres avericas y de brutos sin uso de razón? Las cuales, como ellas mismas comiençan a volar, no saben dónde van ni qué les pueda suceder, pues cuánto ellas en este caso puedan muy bien nos lo móstro Mosolamon indio, hombre de muy iminente saber e industria de la guerra, de muy facunda prudencia; de aqueste leemos que siguió a los griegos y macedones después de la muerte de Alexandro, y como un día fuese con él al ejército, que por el camino acaesciece que se posó un ave en un árbol, e como los agoreros la viesan començaron agorar sobre si debían de pasar adelante. Paró allí el Mosolamo; como los vio en esta disputa tomó el arco y mató el ave brulando de la veneración del agorar. Y como el agorero mayor lo vio entristeciése mucho e alçando Mosolamo el ave del suelo dixo así: "Dezir ¿Por qué os aceleráis? Nunca est'ave supiera lo que nos había de acaescer, pues de sí misma no supo, procurando por su salud, y pues ignorante de su muerte se puso en el árbol para que la matase yo, mal podría saber nuestro mal o buen acaescimiento" [...]*

MICILLO: – *Pues tú, Pitágoras, ¿por qué no diste en aquel a[quel] arte tu parescer, que bien se te entendía, pues fuiste discípulo de los magos?*

GALLO: – *Porque mientras fue asno no pude hablar.*

[*Perequín* :] Chacun sait que les animaux sont en général mus par une seule sensation, celle qui se présente à eux sur le moment, et ils réagissent seulement à la sollicitation présente, sans considération de ce qui est absent. Ainsi les oiseaux meuvent leur corps, leurs ailes et leurs pattes par la seule impulsion de la nature, et cela est vrai de toute leurs activités, qu'ils communiquent, qu'ils mangent ou qu'ils chantent, sans même y être contraints par une cause extérieure, et sans qu'ils pensent à ce qu'ils font effectivement. Quelle raison pousse donc les hommes à vénérer les gestes et les mouvements des bêtes à tel point qu'ils y décèlent des signes certains de ce qu'ils devraient faire, suivant leur seul libre-arbitre ? Voilà à n'en pas douter une chose bien vile. Comment pourrait-on croire que Dieu tout puissant ait pu réaliser un animal si parfait que l'homme, doté d'un entendement si élevé, pour qu'il reconnaisse les signes de l'avenir dans les mouvements de misérables volatiles et de bêtes n'ayant pas l'usage de la raison. Lesquelles, alors qu'elles apprennent à voler d'elles-mêmes, ne savent même pas où elles vont ni ce qui peut leur arriver. Leur capacité en la matière a été démontrée par l'indien Mosollamos, homme remarquable par son savoir-faire guerrier, et d'une prudence notable. On raconte de lui qu'il suivit les Grecs et les Macédoniens après la mort d'Alexandre. Un jour qu'il rejoignait les troupes avec ce dernier, il arriva qu'un oiseau se pose sur un arbre au bord du chemin. Dès que les augures le virent, ils commencèrent leurs prédictions pour savoir s'il fallait continuer ou non la marche. Mosollamos s'arrêta parmi eux. Alors qu'ils disputaient, il prit un arc et tua d'une flèche l'oiseau vénéré par les devins. Comme le chef des augures s'en

attristait, il souleva l'oiseau du sol et leur dit : « Pourquoi en faites-vous tant de cas ? Comment cet oiseau aurait-il pu savoir ce qui doit nous arriver, alors qu'il n'a pas même prévu ce qu'il allait lui arriver ni cherché à se protéger ? Ignorant de la mort qui l'attendait, il s'est posé sur l'arbre pour que je le tue, et vous, vous voudriez qu'il ait su les événements bons ou mauvais qui nous attendent ? »

MYCILLE : – Mais toi, Pythagore, pourquoi n'as-tu pas donné ton avis sur cet art, puisque tu le connaissais bien, ayant été le disciple des mages ?

LE COQ : – C'est qu'alors j'étais un âne, et je ne pouvais parler.

- La fiction de la biographie animale chez Ortensio Lando : plaidoyer bouffon en faveur de la cause animale, ou parodie satirique ? *Sermoni funebri*, 1548 (dans O. Lando, *Dilettevoli Orationi nella Morte di diversi animali*. Venise, Barezzi Barezzi, 1622, p. 18-19)

« Del Cimarosto nella morte d'un simione » (Cimarosto déplore la mort de son singe) :

[...] Ma udite (vi prego) alcuni rari esempj del suo mirabil senno, & giudicate per fra voi stessi se ho ragione di tanto tribolarmi, & di piangerlo piu amaramente che non pianse Ortensio l'amata sua Murena, & piu acerbamente dolermi che non si dolse Catulo per la morte del suo delizioso passero? Il marchese delle Bebbe, che fugia suo padroan pria che alle mie manie capitasse, facendo un solenne convito al gran Duca delle Papozze, fu a costui data la guardia della cucina piena di ottima vivande, & saporiti intingoli. Venne allora un Fiorentino goloso piu che non fu mai Aristoxeno o vero alcuno Sibarita, & incomincio con sue gherminelle a tenere a bada il buono Simione, & non potendolo si di leggieri ingannare : sapendo che la natura delle Simie era di imitare cio che veggono altrui fare, legossi una benda a gli occhi, & egli facendo il medesimo fuorli un buon fagiano, & andossene a trangugiarselo: dilche poi ravedutosi, fu per squarciarsi il petto di dolore, & fra se medesimo credo piu volte dicesse, "chi ha da far col Thosco non vol esser losco". Non si stette molto che ritorno il scelerato leccone, ma quanto piu di bendava, tanto piu il Simione faceva resistenza di voler si bendare ; anzi con ogni suo portare si apriva gli occhi, & dolevasi di non haverne piu che mai non hebbe Argo per guardasi da quelle furasi mani. Giu dicareste noi signori honorati che in cotal modo oprando egli non avesse il capo pieno di maturo senno? Giudicareste voi ch'egli non avesse fior d'intelletto? Deh, uditine un'altro prima che al mio sermone ponga il desiderato fine, & se questo c'ora vi narrero non vi fa ampia fede del suo angelico discorso, dite che siete di voi stessi usciti. Se questo udento non rimanete capaci che le Simie habbino intelletto piu che humano, io non so piu con qual fisica o matematica dimostrazione provar vel possa.

Mais écoutez donc, je vous prie, quelques rares exemples de sa grande intelligence, et jugez par vous-même si j'ai raison ou si j'ai tort de me tracasser à ce point, et de pleurer sa mort plus amèrement encore qu'Hortensius ne pleurait sa murène, de m'affliger encore plus douloureusement que Catulle à la mort de son passereau bien aimé. Le marquis de Bebbe fut son patron avant qu'il ne passe dans mes mains. Comme il préparait un banquet pour la venue du Duc de Papozze, il donna au singe la garde de la cuisine pleine de provision, et de sauces savoureuses. Un gourmand de Florentin se présenta alors, plus gourmand que ne le fût jamais Aristoxène ou quelque Sybarite, et il se mit à divertir le bon singe avec des espiègeries. Mais ce dernier ne se laissait pas si facilement tromper. Alors, sachant bien que le naturel des singes est d'imiter ce qu'ils voient faire aux autres, le Florentin se banda les yeux, et dès que le singe en fit de même, il en profita pour subtiliser un faisan et s'en alla discrètement pour s'en remplir la panse ailleurs. Lorsque le singe s'en rendit compte, il se frappa la poitrine de douleur ; et il semblait se dire en lui-même : « celui qui a affaire au Toscan, il ne faut pas qu'il louche ». Peu de temps s'écoula avant que le glouton ne se présente à nouveau, mais comme il se bandait encore les yeux, le singe refusa obstinément d'en faire de même ; il écarquillait les yeux de toutes ses forces, regrettant de ne pas avoir été un autre Argus pour détecter les mains voleuses. Alors, messires, ne trouvez-vous qu'une telle action témoigne du fait qu'il avait la

tête pleine d'un entendement tout à fait mûr ? Jugerez-vous qu'il lui manquait la fleur de l'intelligence ? Hé bien, écoutez encore celle-là avant que je ne mette une fin tant attendue à ma harangue, et si avec celle que je vais vous raconter vous ne croyez pas dur comme fer à cet angélique discours, dites-vous bien que vous êtes hors de votre bon sens. Oui, si en écoutant cela vous n'êtes toujours pas capables de concevoir que les singes ont plus d'intelligence que les hommes, je ne sais plus avec quelle physique ou quelle mathématique vous le démontrer !